

## TRIBUNE PUBLIQUE.

MR. L'ÉDITEUR.

Voici long-tems que je suis le spectateur des peines d'un ami qui m'est d'autant plus cher que les liens de l'amitié qui nous unit se formèrent dans l'âge le plus tendre et n'ont fait que prendre de la force par la longue et constante intimité dans laquelle nous avons vécu jusqu'à ce jour. A une époque seulement de notre carrière une route différente parut devoir nous diviser en changeant notre manière de vivre, notre position relative et en accroissant le bonheur de l'un mais dont l'autre ne devait être que le témoin : mon ami se maria. La compagnie qu'il se choisit semblait faite pour entretenir auprès de son époux le bonheur, la quiétude et tous les charmes qui peuvent accompagner la vie conjugale et cette satisfaction même que je voyais régner sans cesse sur le visage de mon ami pouvait seule me consoler pour ainsi dire de la cessation momentanée de notre intimité. De longues années s'écoulèrent ainsi au sein du bonheur domestique, sa famille s'accrut et il put encore avoir un souvenir des jeux et des plaisirs de sa jeunesse en partageant, en dirigeant ceux de ses propres enfans.

Rien n'est stable en ce bas monde et dans cette pensée seule je puis découvrir pourquoi le bonheur de mon ami s'est vu presque éteint par cela même qui devait l'augmenter, le perpétuer.

Depuis long-tems je le voyais sombre, rêveur ; il recherchait plus fréquemment ma présence aussi dus-je penser qu'il venait chercher auprès de moi ce qu'il ne trouvait plus chez lui ; je résolus de connaître le sujet de sa tristesse ; il me l'avoua sans peine : —

«Lorsque je me maria, je possédais comme tu le sais un assez beau patrimoine ; ma terre donnait abondamment nourriture aux troupeaux qui la couvraient, mes jardins et mes champs pourvoient avec superflu ma maison et ma table, je pouvais vivre tranquille, sur l'avenir en jouissant en paix du présent, je crus qu'il ne manquait à mon bonheur qu'une compagne pour le partager. Je la choisiss dans la classe moyenne afin que le travail auquel elle se livrerait avec plaisir vint la distraire des idées de luxe auxquelles elle eût pu s'abandonner, et que sa conduite laborieuse devint le premier exemple pour ses enfans et une loi pour nos serviteurs.

Durant les premières années de notre mariage, elle combla au-delà mes espérances ; mais depuis quelque tems, je ne sais quel vertige s'est emparé d'elle, et par imitation, de toute la maison.—Elle est tout-à-fait indifférente à ses affaires ; sa seule occupation consiste à faire des dessins, des devises, des motifs comme la jeune fille qui sort du pensionnat. Elle ne se lève qu'à midi et veut par conséquent prolonger ses soirées fort avant dans la nuit ; elle méprise les occupations du ménage et parait se trouver déplacée dans sa cuisine ; et, la même femme qui autrefois se plaisait à maintenir l'ordre, l'économie et la bienséance

dans sa maison ne fait retentir son salon que de ris immédiés, que de chants, que de danses. Les domestiques, afin de plaire à leur maîtresse sans doute, font de la cuisine l'écho du salon et je ne serais point étonné de trouver une broderie, une guitare, une miniature, à la place du balai, du chaudron et de la fustille. autrefois mes repas se trouvaient prêts à des heures réglées ; maintenant tout est changé : il faut implorer et souvent en vain, madame la cuisinière pour un diner brûlé ou mal cuit. Quand ma femme s'occupait des affaires de la maison, j'étais surpris à la fin de chaque mois, de la modicité de la dépense ; maintenant quo tout se trouve abandonné aux servantes et aux valets ; les objets destinés à ma table se trouvent dévorés par eux et leurs amis ; et les subsides de la semaine se trouvent plus élevés qu'on ne l'étaient auparavant ceux du mois. Mes deux filles au lieu de se livrer à de sérieuses études ou à d'utiles occupations imitent les folles de la mère et semblent se disputer l'honneur de me faire enrager et de me ruiner par leur extravagance ; tout ouvrage leur parait trop roturier, trop dur pour leurs mains délicates, aussi suis-je constamment obligé d'avoir l'argent à la main pour faire confectionner en ville ce qui n'était autrefois pour elles qu'une distraction. Mon revenu qui était suffisant pour nous entretenir dans une honnête aisance lorsque l'économie présidait à mon ménage ; ne peut fournir à tout le luxe et le gaspillage qui se sont emparés de ma famille. Si je risque une légère observation, une douce remontrance, on me rit au nez ou bien on se fâche, on pleure, on m'appelle tyran, avare, on boude et je suis obligé d'abandonner ma maison au pillage et de venir chez un ami chercher l'oubli des chagrins et des dégoûts dont m'abreuve une femme plus irréfléchie que méchante.

Voilà, Mr. l'Éditeur ce que m'annonce mon ami, chose que je n'osais jamais deviner et que le monde serait loin de soupçonner. Si je vous en fais part, c'est afin que cette femme puisse par la lecture de cette lettre, comprendre tout l'amertume qu'elle répand sans s'en douter sur les jours d'un époux qui ne fait consister son bonheur que dans celui de ses enfans et de celle qui leur donna le jour. Peut-être qu'elle comprendra la profondeur de l'abîme qu'elle creusa rapidement sous elle et sous les siens ; peut-être qu'elle fera un sérieux retour sur elle-même et qu'elle aimera mieux revenir à ses louables habitudes premières dont elle s'est écartée par étourderie plutôt que par de fâcheuses dispositions.

Ses enfans ne manqueront point non plus sans doute d'imiter leur mère ; l'ordre ramènera le bonheur avec l'aisance et la vertu ; et mon ami pourra comme autrefois destiner aux bienfaits, à la charité, à l'hospitalité, un superflu qui ne suffisait point à satisfaire le luxe et les plaisirs dont sa maison devenait le théâtre.

En insérant ce qui précède, Mr. l'Éditeur et en l'accompagnant des réflexions que vous jugerez propres à aider à la conversion de cette bonnemère votre journal qui inspire ordinaire.

ben maître de n'pas crier : vive le gouvernement Gosford, et pis si on ne réussit pas ! ein ! que deviendrons-nous quand nous aurons les soldats anglais dans nos campagnes, qui mangeront noi, butin tandis que les chevaux fouleront le grain qu'est en terre et mangeront et lui-là qu'est dans nos greniers ? Quant à moi j'avons vu des révolutions et si j'appréhende qu'outchou au monde, c'est qu'il ne veuillent s'amusser à faire ce qu'ils ont le diable au corps de vouloir appeler des trois immortelles journées parcequ'il n'y a pas du bon sens de vouloir faire dans le mois de Décembre une révolution de Juillet, vu qu'il fait trop frate, hé... hé... hé... hé... —Tu païles, tu parles... on voit ben que t'as de l'esprit, t'as vu du pays, mais j'm'en vas te faire une question...

—Bac, bac ne me parla point de tes questions, j'te dis que t'es... bête et qu'il y a rien z'à gagner avec vos tapageux, qui vont se rendre éclopés quand vous craïz qui sont à vos côtés et v'là déjà qu'on dit que l'arand Papi-neau et l'arand Viger se sont échappés de Montréal pour ne point s'trouver en face de ces mauvais garnemens de canons et de sabre. Ein ! C'est i vrai M'sieur le foseur de fantaxie.

—T'as brau dire, t'as beau dire, les Canayens sont des braves et pis y se battront comme de vrais lions contre les anglais et j'veis si sûr de ça que j'm'en vas rester bon tranquille chez nous et j'a revienrai que quand la révolution sera finie parceque d'après ce que tu m'as dit ben des fois, c'est pas un ben agriable chose.

Un des électeurs de Mr. Besserer questionné sur la probabilité de sa rentrée en chambre répon dit il y a quelques jours : Craignez pas qu'on ne le ré-luze : depuis qu'il est en chambre c'est comme rien, on ne voit plus d'argent dur !

—Il est de mon "devoir envers le public" (comme disait le LIBÉRAL défunt à sa centaine de lecteurs) d'annoncer tout ce qui touche ses intérêts. Je dirai donc que les directeurs du LIBÉRAL ont failli CHASSER A COURS DE PIEDS Pierre Chasseur, le général-en-chef des apprentis imprimeurs.

Je ne garantis pas ce fait comme vrai car je ne le tiens que de lui-même.

Décidément le Libéral ne peut tenir longtems car, non content de voir à ses trousses le Clergé, le Canadien, le Fantasque, voici Robert Symes Ecr. qui se propose de le traiter comme il fait des malfaiteurs. Je n'approuve point ces violences pour ma part, et je crois qu'on eût du laisser le Libéral entre mes mains car il est beaucoup plus bête que méchant.

Une sybille moderne.—Croira-t-on que l'avertissement suivant inséré dans un journal de Philadelphie puisse attirer aucune pratique dans un "siècle aussi éclairé que le nôtre ?"

Crystallomancie Madame Goodfellow, Secr. de la Grande Bretagne, informe les habitans de cette ville et des environs qu'elle est logée au no. 5 Wood Street; où elle, répondra toutes questions raisonnables, relatives à toute affaire légale de gain, perre, mariages, amour, voyages etc. etc. Toutes communications doivent être affranchies.